

Daniel Bloch

## Troisième séquence. Bergson par Bergson.

### Episode 14. La durée et l'intuition.

1912 : Henri Gouhier<sup>1</sup>, dans l'avant-propos de l'ouvrage - de 1693 pages-. *Henri Bergson. Mélanges* <sup>2</sup>, écrit : « Aujourd'hui, le recul est suffisant pour permettre de constater que l'on ne saurait écrire une histoire de la philosophie sans rencontrer Bergson [...]. Il y a un avant et un après Bergson. »

En terminale, au Lycée Condorcet, Bergson avait un professeur de philosophie qui, par chance, ne laissa aucune empreinte sur son esprit :

« J'avais eu comme professeur de philosophie au lycée Condorcet un maître cousinien<sup>3</sup>, Benjamin Aubé, homme disert, érudit, artiste, qui s'occupait de toute autre chose que de philosophie, et qui entretenait volontiers ses élèves de questions d'archéologie et d'histoire, des médailles anciennes et des martyrs chrétiens- au demeurant le moins systématique des hommes, ce dont je lui sus toujours gré ; car, vous le savez, on commence toujours par répéter son premier maître de philosophie, et par enseigner son cours, ne fût-ce que pour économiser l'effort ; bien plus , on adopte son attitude,

---

<sup>1</sup> André Gouhier, (1898 – 1994), Historien de la philosophie, membre de l'Académie française. André Gouhier a assisté Jeanne, la fille d'Henri Bergson, dans le classement des archives de son père. C'est lui qui y a retrouvé, en 1961, les courriers adressés, au-delà de 1931, par Jacques Chevalier à Henri Bergson.

<sup>2</sup> *Henri Bergson. Mélanges*, Presses universitaires de France, Textes divers – hors œuvres principales - publiés et annotés par André Robinet, 1972. Cet ouvrage est complété par ses *Correspondances*, publiées, en 2002, également aux Presses universitaires de France.

<sup>3</sup> Historien de la philosophie, Victor Cousin (1792 – 1867), fut aussi un homme politique, ministre de l'Instruction publique du 1<sup>er</sup> mars au 28 octobre 1840. Président du jury de l'agrégation de philosophie à partir de 1840, il marqua en profondeur, sur le long terme, l'enseignement de cette discipline, en imposant une philosophie dite « éclectique », plus proche d'un enseignement de l'histoire des idées que de la philosophie.

et l'attitude, pour les élèves, je vous l'ai dit, est chose bien plus importante que les idées : en quoi ils n'ont pas tort. Ainsi cet éclectique dont le cousinisme n'était pas gênant et qui se fût bien gardé de faire peser un joug, ou de laisser même une empreinte sur la pensée des élèves, m'écarta de tout système, en même temps qu'il me rendait le service appréciable de me soustraire à l'influence allemande régnante<sup>4</sup>.

Henri Bergson aurait pu choisir, à la sortie du Lycée, de s'engager tout aussi bien en mathématiques qu'en philosophie. L'histoire de la philosophie nous fournit d'ailleurs de nombreux exemples de philosophes tout autant philosophes qu'hommes de sciences avec, en France, notamment Descartes ou Pascal, sans remonter, en Grèce, jusqu'à Pythagore ou Lucrèce.

« Aurais-je été un mathématicien ? poursuit Bergson. J'en doute, car il faut pour cela des dons tout à fait spéciaux. J'étais d'ailleurs beaucoup plus géomètre qu'algébriste : l'algèbre m'apparaissait comme une langue commode ; mais je voyais les choses dans l'espace [...] Je dédaignais la psychologie, et je puis dire que j'éprouvais même une sorte de haine, non seulement pour les psychologues et pour leurs recherches, mais pour la psychologie elle-même telle qu'on l'enseignait. Lorsque, à l'oral de l'agrégation, je tirai dans le chapeau de Lachelier un sujet de psychologie, je ne parvins pas à dissimuler mon dépit ; je fis là-dessus une mauvaise leçon, toute négative, qui me valut de descendre au rang de second. Je compris ensuite, à la vérité, que ce que je dédaignais n'était pas la psychologie elle-même, mais cette sorte de mécanique de l'esprit que l'on présentait alors sous le nom de psychologie et qui en était la négation : en sorte que c'est sans doute par une sorte d'instinct, par une « harmonie préétablie » entre la psychologie et moi, que j'étais amené à combattre la psychologie de mon temps et à discerner immédiatement le principe de fausseté qui résidait en elle. »

« J'étais alors imprégné de mathématisme et de mécanismes. L'influence prédominante qui s'exerçait sur mon esprit était celle de Spencer, et je

---

4 Jacques Chevalier. *Entretiens avec Bergson*, Plon, 1959, p38. »

rêvais d'étendre à l'univers entier l'explication mécaniste, seulement précisée et serrée de plus près. Pour cela, je pouvais disposer des ressources que me conférait une pratique assidue des sciences ; et surtout, respectueux du vrai en toutes choses, j'étais bien décidé à soumettre ma pensée au réel, au lieu de me le soumettre, et n'étant moi-même mécaniste que par amour de la précision et de la rigueur, à plier rigoureusement ma théorie et mes méthodes elles-mêmes aux exigences des faits, en un mot au réel<sup>5</sup>. »

« Or, tandis que j'attaquai le monde en mathématicien, en mécaniste – je n'ose dire en matérialiste, car le matérialisme est une métaphysique, et je ne voulais d'aucune métaphysique – la réalité me résista : la réalité, ou plutôt une réalité, le temps, la durée vraie, que je ne parvins pas à réduire [...]. Je reconnus que la notion de temps, telle que la conçoit cette philosophie mécaniste, est une notion déformée, contaminée, et comme matérialisée au contact de l'espace, et qu'elle est incapable de représenter le mouvement vrai, tel que nous le révèle le sens commun, et la durée réelle, telle que nous l'éprouvons au-dedans de nous par la conscience. Le temps m'avait arrêté. Il se découvrait à moi. Alors tout ce que j'avais négligé jusque-là comme secondaire devint pour moi l'essentiel »

« Je m'aperçus peu à peu de la nature *psychologique* de cette durée, et je m'étonnai de ce que psychologues et / philosophes en eussent si peu parlé, considérant espace et temps comme choses du même genre. Ceci m'amena à attribuer à la psychologie, - et plus spécialement à la philosophie d'introspection, - une importance que jusque-là je ne lui avais pas attribuée. L'objet de ma recherche finit ainsi par se déplacer complètement [...]. C'est la considération du *temps* qui m'a détaché de la philosophie mécanistique pour m'amener à un « psychologisme » auquel je me suis de plus en plus

---

<sup>5</sup> Jacques Chevalier, Entretiens avec Bergson, *op. cité* p. 57.

attaché, d'abord dans les « Données immédiates », ensuite dans « Matière et mémoire »<sup>6</sup>

Henri Bergson considère ainsi que le principal élément de rupture qu'il lui a été donné d'introduire en philosophie est celui de la *durée*.

« A mon avis, tout résumé de mes vues les déformera dans leur ensemble et les exposera par là même, à une foule d'objections, s'il ne se place pas de prime abord et s'il ne revient pas sans cesse à ce que je considère comme le centre même de la doctrine : l'intuition de la durée [...]. Elle demande à l'esprit un très grand effort, la rupture de beaucoup de cadres, quelque chose comme une nouvelle méthode de penser (car l'immédiat est loin d'être ce qu'il y a de plus facile à apercevoir) ; mais, une fois qu'on est arrivé à cette représentation et qu'on la possède sous sa forme *simple* (qu'il ne faut pas confondre avec une représentation par concepts), on se sent obligé de déplacer son point de vue sur la réalité ; on voit que les plus grosses difficultés sont nées de ce que les philosophes ont toujours mis temps et espace sur la même ligne : la plupart de ces difficultés s'atténuent ou s'évanouissent<sup>7</sup>. »

Dans son courrier du 28 avril 1920, adressé à Jacques Chevalier, Henri Bergson, précise également ce qu'il reprochait alors à la philosophie allemande, et plus particulièrement à celle de Kant :

« Vous avez parfaitement raison de dire que toute la philosophie que j'expose, depuis mon premier *Essai*, affirme contre Kant la possibilité d'une intuition suprasensible. En prenant le mot « intelligence » au sens très large que Kant lui donne, je pourrais appeler « intellectuelle » l'intuition dont je parle. Mais je préférerais de dire « supra-intellectuelle », parce que j'ai cru restreindre le sens du mot « intelligence », et que je réserve ce nom à l'ensemble des facultés

---

<sup>6</sup> Bergson à H. Hoffding, 9 janvier 1906, *Correspondances*, Presses universitaires de France, 2002, p. 145.

<sup>7</sup> Henri Bergson, *Lettre à Harald Hoffding*, *Mélanges*, op. cit., p. 1148.

discursives de l'esprit, originellement destinées à penser la matière. L'intuition porte sur l'esprit. »

« Je n'irais pas jusqu'à dire que « la partie négative de mes travaux est celle à laquelle je tiens le plus. » Mais c'est celle que je tiens pour définitive. Le reste devra être corrigé et complété : je ne me lasse pas de répéter que la philosophie doit se faire en collaboration, comme la science positive, et progresser indéfiniment comme elle dans une direction une fois choisie. En disant que je tiens surtout à la partie négative, vous risquez de faire croire que j'attache une importance capitale au travail de réfutation. Au contraire, j'estime que la pure réfutation est stérile, et que l'idée fausse cède automatiquement la place à l'idée vraie, quand celle-ci est suffisamment explicitée : il y a une force immanente à la vérité. Mais il est très exact que la direction où je m'engage exclut les autres, et que cette exclusion est à mes yeux définitive, tandis que les résultats cueillis le long de la route se corrigeront et se compléteront indéfiniment les uns des autres. »

Ce courrier du 28 avril 1920 donne également l'occasion à Henri Bergson de préciser sa méthode de travail :

« Je me suis fait une règle absolue de ne jamais rien écrire sur un sujet tant que je ne l'ai pas complètement approfondi, tant que je ne suis pas arrivé, sur l'ensemble et sur les détails, à formuler des conclusions qui soient pour moi (pour moi seulement) définitives. Je reconnais que l'autre méthode a du bon ; mais c'est la seule qui soit adaptée à ma façon de penser. »

Une méthode de travail sur laquelle il revient lors de l'entretien du 7 février 1922.

« Jamais je n'établis de plan tout fait, de programme rigide, de solution avant coup. Surtout, je ne propose jamais de thèse à démontrer. Ainsi ma pensée a crû et s'est développée en moi sans que je puisse dire que je l'ai conduite ; elle m'a entraîné vers des horizons que je ne

soupçonnais pas. Mais à tort ou à raison – c'est peut-être le trait dominant de mon caractère – je n'aime pas porter, ou voir porter ma pensée au-delà du point auquel m'a entraîné le progrès naturel de ma réflexion ; j'estime que le devoir essentiel de toute recherche est de distinguer très soigneusement les faits des hypothèses, et de ne jamais les mettre sur le même plan ou leur accorder le même crédit, parce que l'incertitude des unes rejailit sur les autres et jette un doute sur tout le système : telle est ma méthode constante, et, si ma doctrine a quelque poids, si elle exerce quelque influence sur les esprits, c'est à elle qu'elle le doit. »

Du 24 au 27 septembre 1920, Jacques Chevalier et Henri Bergson s'étaient retrouvés à Oxford. On retiendra, des Notes<sup>8</sup> prises par Jacques Chevalier au cours de ces quatre journées, la réponse d'Henri Bergson à une question portant sur la préexistence des âmes : « C'est une question à laquelle l'expérience seule peut répondre. Or l'expérience ne m'a rien appris jusqu'ici à ce sujet. »

---

<sup>8</sup> Jacques Chevalier, *Entretiens*, op.cité p. 29 à 33.